

il s'opposa vivement à la sécularisation. L'accorder, déclarait-il, «serait ouvrir la porte à l'indiscipline et à la licence chez les communautés religieuses».

Malgré l'avis défavorable du procureur Grosse, Dachet obtint, à la fin de 1788, sa sécularisation avec pension à charge du monastère (1).

Chose curieuse! Il n'y a pas trace, dans tout le dossier des archives de Namur, des prétentions de Dachet à la couronne de France. Ni l'abbé Dufresne, ni le procureur général, ni le religieux lui-même n'y font allusion. Il est donc inexact d'affirmer que, dès 1772, Dachet voulut passer pour le duc de Bourgogne. Cette idée ne lui vint que plus tard et peut-être surgit-elle dans sa cervelle de dément, à la suite du séjour en France.

Pendant huit années, le silence se fait sur le religieux sécularisé; on perd complètement ses traces. Puis il reparait, en 1796, parmi les acquéreurs des biens monastiques dans le département de Sambre-et-Meuse. Il acheta à Namur le refuge de Grand-Pré, rue Notre-Dame, le couvent des Bénédictines, rue de Bruxelles; à Moustier, les bâtiments du Chapitre noble et divers biens du monastère d'Oignies (2). Mais Dachet, incapable de payer entièrement ces acquisitions, fut frappé de déchéance. Se croyant victime des agissements des Domaines, il réclama avec insistance. En 1814, il réclamait encore, comme nous l'apprend une petite brochure, dans laquelle il se plaint qu'on ne lui laisse pas «une maison, où, dit-il, j'eus pu être à couvert des maux de l'indigence, l'instrument de tant de malheurs de ma vie» (3).

L'humeur nomade de Dachet ne l'avait pas abandonné depuis sa sécularisation. Il vécut tantôt à Namur, tantôt à Moustier. En l'an X, il demeurait «chez la citoyenne Thiéry, rue Saint-Maur, à Verdun» (4). En 1807, il est installé à Voroux-Goreux, près de Liège. Là, il établit une presse et se mit à imprimer ses fameux mémoires qu'il dédia *aux Indiens* (5); il n'eut pas le temps d'achever le septième volume; la police, en vertu du décret de 1810 sur l'imprimerie, saisit sa presse et les quatre cents exemplaires de son livre.

Prenant aux sérieux les propos incohérents de Dachet, le ministre Réal le tint pour un conspirateur, un adversaire de la dynastie impériale et le fit étroitement surveiller. Mais on finit par reconnaître la folie de notre personnage. Toute l'édition du *Tableau historique des malheurs de la substitution* avait été envoyée, au pilon, en 1812, à la réserve de cinq exemplaires. «Aux yeux des bibliomanes le livre de Dachet a donc, aujourd'hui, un fort grand mérite, celui de la rareté; il n'a guère que celui-là».

(1) BARRIER, *ouvr. cité*, p. 453.

(2) Procès-verbaux de vente des biens nationaux, aux Archives de l'Etat à Namur.

(3) Cette brochure de 16 pages a pour titre : *Réclamation de Louis-Joseph-Xavier, contre la spoliation d'une partie de ses biens*. Elle ne porte pas d'indication de lieu ni de date. Voyez DOYEN : *Bibliographie namuroise*, t. II, p. 177, n° 1484.

(4) Brochure citée, p. 10.

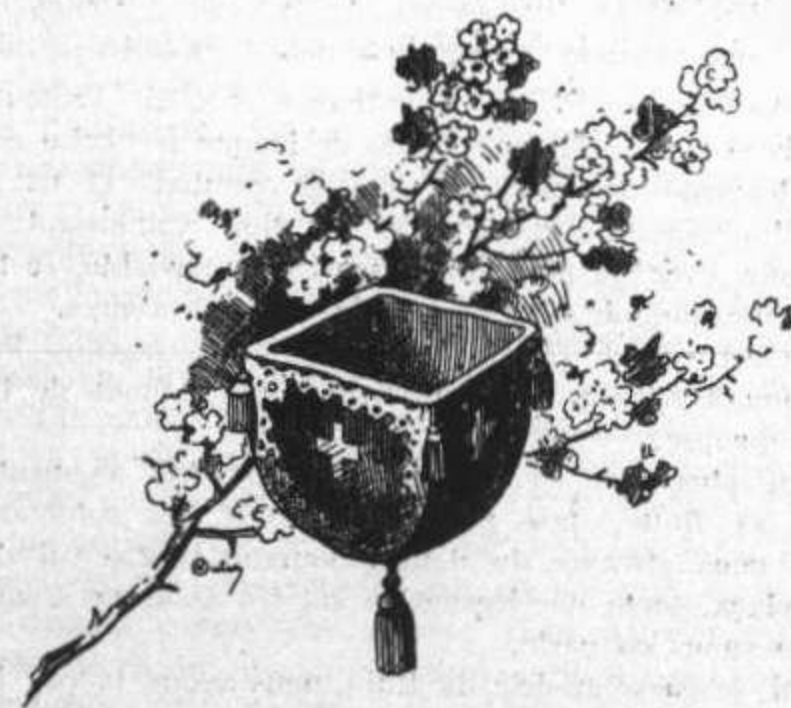
(5) *Le Bibliophile Belge*, t. II, p. 367. Nous résumons ici l'article de Polain.

De tels ennuis ne guérissent pas cependant l'ex-moine de Floreffe de sa manie de publier. Aux débuts de la Restauration, il fit paraître à Paris, chez Dentu, une brochure de 58 pages, qui semble une réédition très augmentée de celle de 1814; du moins le titre en est le même (1).

On ignore où et quand Dachet termina sa vie d'aventures. D'après Doyen (2), il mourut à Paris vers 1820; au dire de Beuchot, il vivait encore, en 1839, dans les environs de Liège (3).

Il est très probable que des recherches attentives, aux Archives nationales à Paris, aux archives de Bruxelles et aux archives de la province de Liège, amèneraient la découverte d'autres détails sur l'odyssée du pseudo-duc de Bourgogne.

FERD. COURTOY.



(1) Cette brochure, fort rare et que la plupart des bibliographes n'ont pas vue, est signalée par BEUCHOT, dans son *Journal de la Librairie*, 1817, n° 18.

(2) *Bibliographie namuroise*, t. II, p. 215, n° 1533.

(3) *Le Bibliophile belge*, t. II, p. 369.



LES LIVRES

INTEGER: Belgique et Allemagne. *Pensées de l'Heure.* Bruxelles, Victor Féron,, 1913. In-8°, 142 p.

«Si la presse s'aperçoit que mon livre existe, dit l'auteur, elle lui fera mauvais accueil. Nos journalistes de langue française nourrissent contre l'Allemagne des préjugés que je combats et ils m'accuseront de gallophobie. Pourtant, je suis wallon wallonisant...»

Lisons donc, avec le plus grand souci d'impartialité, ce livre pour lequel l'auteur emploie de telles précautions oratoires.

La thèse est simple et de bon sens: nous jugeons l'Allemagne sans la connaître; nous la méconnaissons. Tâchons de l'évaluer à son mérite propre.

Rien n'est plus juste. L'Empire, écrit Integer, augmente-t-il son armée ou sa flotte, nos journaux serrent les colonnes de leur texte pour nous effrayer du danger nouveau. Réalise-t-il d'immenses progrès sociaux, toute une législation sur les assurances, par exemple, personne ne nous en parle.

De ce qui se passe au-delà du Rhin, nous avons la vue la plus incomplète; Integer ajoute: souvent la plus fausse.

Parfois, nos commerçants et nos industriels se plaignent de l'invasion allemande. Mais savent-ils assez le travail et les progrès incessants accomplis là-bas? Ils récriminent contre les tarifs douaniers du Zollverein; les droits qui nous ferment les frontières de France sont au moins aussi élevés et nous ne jugeons pas qu'il nous faille pour la cause haïr nos voisins du Sud.

Nous nous abreuvons aux sources littéraires françaises; pas un lettré sur vingt ne se préoccupe des lettres allemandes.

Et de chapitre en chapitre, le bilan de notre ignorance se dresse et nous constatons combien il est regrettable que nous ignorions tant de choses.

Passant d'un objet à l'autre, l'auteur fait le siège de nos pré-

jugés et s'il n'emporte point toutes les places, il ébranle pas mal de vieux remparts.

Au vrai, Integer le dit, ce qui nous sépare de l'Allemagne, c'est une question de caractère, — non que le Germain ait mauvais cœur ou méchante tête, mais il sent et pense autrement que nous et, par suite de notre méconnaissance de sa langue, les malentendus se multiplient.

J'ai trop souvent engagé mes amis à ouvrir leur intelligence sur l'horizon le plus ample qu'ils puissent voir, pour que je ne doive approuver entièrement les conseils d'Integer. On parle de culture latine. Sans doute, nous conviendrait-elle mieux qu'une autre. Mais que penserait-on du touriste arrivé au sommet d'un mont et qui refuserait de tourner les yeux vers l'Est, sous le prétexte qu'il habite dans le Sud et que son père y est né? L'exemple de Maurice Barrès est frappant: le chantre du régionalisme n'a senti, aimé, exprimé son étroite patrie qu'après avoir promené sa pensée inquiète par dessus quatre ou cinq civilisations différentes et nous ne goûtons pleinement le sol natal qu'après avoir émigré! Etudier l'Allemagne, comprendre ses grandeurs, sa beauté, ne nous empêchera point de rester latins jusqu'aux moëllles, et nous donnera d'utiles conseils. Persistons dans nos originalités ethniques, mais enrichissons-nous de tout ce qui est exemple d'énergie, spectacle de beauté, noblesse de pensée. Etudions la leçon de l'Allemagne. Ne lui eussions-nous pris que sa méthode de travail, son ordre, nous aurions déjà réalisé un progrès.

Par ci, par là, au cours de la discussion que poursuit Integer, un argument semble faible, on croit trouver un plaideur. Il y a telle affirmation sur le pacifisme des armements de l'Empire qui est téméraire. L'appréciation de l'auteur sur la séparation administrative tombe du ciel (p. 134), amenée on ne sait par quoi; l'auteur en parle, semble-t-il, sans en comprendre l'esprit plus que M. de Miomandre, qui ne se lasse de publier, dans la *Revue de Belgique*, des statistiques plus ou moins sûres.

Parfois, une négligence: je crains que vous ne *vissiez* (p. 1); *poser des actes* (p. 88); des rochers *arborés* (p. 120), ce qui signifie des rochers dressés comme des arbres. Mais, dans l'ensemble, le style est alerte, l'écrivain ne manque pas d'esprit, il est psychologue et il a de la lecture!

Son livre est à lire par tous les gens de bonne foi.

F. MALLIEUX.

CRITIQUE

MAURICE KUNEL: Baudelaire en Belgique. Mons, éd. de «la Société Nouvelle».

On sait que Baudelaire ne nourrissait point pour les Belges, de sentiments bien cordiaux; il s'était promis de résumer toute l'amertume de ses impressions dans un ouvrage qui ne fut — osons écrire «malheureusement» — pas réalisé. Cette amertume était sans doute

causée par la médiocrité de la vie bruxelloise, à laquelle il se trouvait contraint de participer, par le manque d'aménité de ses hôtes (lesquels, on s'en souvient, chassèrent Hugo et lapidèrent Proudhon); mais elle tirait bien aussi sa source de l'état maladif du poète et du marasme de ses finances. On a écrit, sur la pathologie du maître et sur les complications de sa vie matérielle, bien des articles et des livres; après Crépet et Séché, il semblait téméraire de prétendre dire du nouveau sur le cas Baudelaire. C'est cependant ce qu'a osé M. Maurice Kunel et il faut d'autant plus le louer d'y avoir réussi que l'entreprise était hasardeuse. Outre un groupement de faits selon des points de vue inédits, ce qui est une façon de renouveler un sujet qui en vaut bien d'autres, on trouvera dans ce livre des épisodes qu'on n'a vus traiter nulle part ailleurs, je crois, tel le banquet chez le photographe Neyt, dont la figure fut habilement évoquée. Dans son étude M. Kunel fut pieux, réservé, en même temps que minutieux. S'il fut sévère, c'est davantage vis-à-vis de lui-même que vis-à-vis de Baudelaire; ces qualités doivent rendre cher le livre qu'il vient de publier, à tous les fervents du poète des *Fleurs du Mal* — et Dieu sait s'il en est!

GEORGES RENCY: *Propos de Littérature*. Bruxelles, «Association des Ecrivains belges».

Ce livre réunit les chroniques publiées chaque mois dans *la Vie Intellectuelle* par son directeur. Il en est, sans doute, qui perdent à être séparées des actualités qui les ont fait naître; M. Rency, en beaucoup d'endroits, subit la disgrâce que le temps réserve aux polémistes; et il l'est jusqu'aux moelles. D'autres pages ont une portée plus générale; elles apparaissent comme de sérieuses études bien pensées, si lourdement écrites. On peut se sentir agacé par le dogmatisme de M. Rency; sa façon tranchante d'exprimer ses opinions n'est pas toujours plaisante. Mais ce qu'on ne peut lui contester, c'est la sincérité robuste de son bon sens et la fermeté de ses opinions sommaires.

PAUL ANDRÉ: *Le Modernisme dans la Poésie lyrique*. Bruxelles, éd. de «la Belgique Artistique et Littéraire».

Le grand frémissement de la vie contemporaine, avec l'expansion formidable de ses villes, l'audace de ses inventions, la fièvre de son industrie, le jeu serré des rapports commerciaux, a élevé les matérialités les plus basses, et d'ordinaire les plus dédaignées, au rang des thèmes lyriques. Aucun des poètes d'aujourd'hui ne résiste tout à fait à sa généreuse influence; le modernisme force toutes les portes de bronze et toutes les tours d'ivoire: voilà ce qu'a montré, dans le détail des œuvres, M. Paul André. Son livre a peut-être un peu trop le mécanisme déroulement d'un palmarès, — mais c'est le ton officiel des *Amis de la Littérature*; le style en est par endroit bien ampoulé et lourd, — mais c'est le style de la *Belgique Artistique et Littéraire*. Ceci mis à part, son livre-conférence me paraît excellent.

LÉON SOUGUENET: *Le Hêtre pourpre*. Paris, éd. des «Marches de l'Est». Prix: fr. 3,50.

M. Léon Souguenet n'est pas un homme de lettres immobile. Les jolis articles que nous lisons, dans la *Chronique* ou l'*Eventail*, j'imagine qu'ils furent écrits aujourd'hui dans une brasserie messine, hier au chaud d'une auberge de montagne, un autre jour dans un hôtel du Cap Ferrat. Ce n'est pas lui qui s'astreint aux solitaires labeurs du cabinet de travail, et le sort d'un Goncourt ou d'un Balzac, tâcherons sédentaires du noir sur blanc, doit le laisser béant de stupéfaction. Il faut qu'il change de décor, car il est né «citoyen de la grand'route»; et ses écrits empruntent à ces décors changeants leurs grâces diverses; mais c'est surtout l'esprit de l'auteur qui leur confère une si aimable variété: tour à tour sentimental, railleur ou lyrique, il se meut avec agilité dans les atmosphères les plus imprévues. L'esprit de M. Souguenet a la *bougeote*, comme M. Souguenet lui-même; il trépigne sur place. S'arrête-t-il? à peine avez-vous eu le temps de remarquer son arrêt qu'il est loin déjà... On trouvera, dans le *Hêtre pourpre* le témoignage de cette mobilité de corps et d'âme: ici, les paysages du Hainaut, la douce maison et le jardin familial, développent leur mélancolique tendresse; ailleurs, on entend l'auteur chanter avec ferveur le pays de France, la floraison merveilleuses des cathédrales et l'harmonie des vieilles forêts; plus loin, les faits-divers quotidiens l'incitent à ironiser l'animal humain; tout aussitôt, il vibre en larges accents, dans l'aventureux émoi de la montagne; enfin, le printemps méridional, de mimosa fleuri et de fluide clair de lune l'incline à de gracieuses romances d'une poésie très fraîche. Car Souguenet est avant tout un sentimental; mais comme il est aussi un journaliste et qu'il ne veut pas avoir l'air d'être dupe des autres ou de lui-même, il passe sur sa sensibilité un glacieux d'ironie fantaisiste et sceptique qui le protège surtout contre les hommes; car, au reste de la création, il hésite moins à se donner tel qu'il est; croyez-moi, ce railleur aime trop les paysages, les arbres et les bêtes, pour ne point aimer aussi beaucoup les hommes.

ARTHUR COLSON: *Ecoute, Bûcheron...* Hasselt, Olyff. Prix: fr. 2,50.

Les vers de Ronsard, dont M. Colson a pris les premiers mots en guise d'épigraphe, expriment nettement l'esprit dans lequel fut conçu le livre qu'il publie aujourd'hui; il se place très honorablement dans la littérature dendrophile, à côté de l'anthologie, naguère réunie par M. Louis Piérard; l'arbre a, en effet, depuis quelques années, la meilleure des presses. L'Antiquité en avait fait un dieu, plusieurs dieux; l'époque contemporaine le classe parmi les meilleurs amis de l'homme; les arguments ne manquent point: l'esthéticien en fournit comme le médecin et le pédagogue. M. Colson a réuni leurs opinions avec beaucoup de soin et de goût; on ne peut douter que son ouvrage, distribué aux enfants des écoles, — et aussi à bien des grandes personnes! — ne réussisse, par sa propre éloquence, et

le charme des dessins et des photographies qui l'illustrent, à inculquer à tous un sens respectueux des choses naturelles et, par contre coup, de la vie tout entière.

ALBERT DU BOIS: *Waterloo*. Paris, Lemerre.

Ce n'est pas le roman, déjà ancien, et admiré en son temps, que je veux signaler à mes lecteurs, en leur parlant du *Waterloo* de M. du Bois; c'est la préface inédite, récemment jointe au volume. Les idées chères à l'auteur de *Lord Byron*, s'y trouvent quasi didactiquement exprimées; il ne m'appartient pas, dans cette revue, de prendre parti dans la querelle: les Wallons sont-ils des Français ou des Belges? L'argument historique, auquel M. du Bois fait de larges emprunts, n'est convaincant que pour ceux qui ignorent combien il est facile de faire dire à l'Histoire ce qu'on désire lui entendre dire. L'argument sentimental est seul en place — et il est plus indiscutable que tout autre. Un fait, cependant, ne peut être contesté: notre langue est semblable à celle de nos voisins du Sud, notre culture rayonne dans l'orbite latine et cela suffit pour que nous accueillons avec enthousiasme ceux qui nous parlent de la France. A chacun de décider jusqu'à quel point il entend qu'on lui en parle.

POÉSIE

Henri HERTZ: *Les Apartés*. Paris, éd. de «la Phalange».

Je me suis souvenu, en lisant ces poèmes, d'une lettre de Balzac à sa sœur, se plaignant que la vie fût «un recommencement éternel»; je me suis souvenu davantage d'un vers de Laforgue:

Ah! que la vie est quotidienne!

L'esprit de la majeure partie du livre de M. Hertz est là: révolte contre la banalité, sensation angoissante du temps qui s'écoule à jamais. L'âme de Laforgue y vit vraiment, moins fluide, moins subtile, sans la douceur de son ironie; c'est avec des mots cassants, des coupes rythmiques acerbes, que M. Hertz traduit ses émotions. Parfois, musent dans cette inspiration dure, le flot chanteur d'un air populaire et le ruisselet jasant d'une légende:

Quand on est grand, si grand,
Comment savoir garder son rang?

Et c'est peut-être alors, l'intellectuel se faisant peuple, que le poète réalise sa meilleure synthèse.

CHARLES CONRARDY: *De l'Ombre sur ma Jeunesse*. Bruxelles, éd. du «Falot».

Des vers de jeune. Des gemmes. On sent mieux qu'une promesse dans cette mélancolique chanson d'adolescent qui célèbre l'Automne et sa vie finissante, mais que traversent aussi, parfois, des espoirs d'amour et de radieux élans.

Je vous donne l'avril qui chante en mon verger,
Voici passer le vent, qui pour nous va changer
Les refrains lents d'hiver et les chansons d'automne,
Voici fuir devant nous les lieder monotones.

Quand M. Conrardy aura dépassé l'âge un peu vain des faciles détresses, je suis sûr qu'il nous donnera les plus estimables des poèmes.

ABEL NOEL: *Vers et prose*. Mons, éd. de «La Société Nouvelle».

Ces pages sont les pieux reliquiae d'un jeune, mort avant d'avoir donné sa mesure. C'est dans cet esprit qu'il convient de lire ces prose et ces vers, où perce une sensibilité fine, sans qu'elle parvienne à donner, toutefois, le son personnel qu'on en pouvait attendre.

PIERRE NOTHOMB: *Notre-Dame du Matin*. Paris, éd. de «l'Occident».

Le livre est ancien. Que cela m'excuse de n'en parler que brièvement. M. Nothomb participe au renouveau catholique de l'art français et l'on sent en plus d'un endroit qu'il a lu Jammes et Claudel, et qu'il s'apparente au groupe du *Temps Présent*. C'est d'une piété fraîche écrirai-je: un peu païenne? que vivent les louanges à Notre Dame du Matin. Par delà l'âme d'un catholique, qu'un à priori peut-être regrettable force à des interprétations pas toujours justifiées, je sens le cœur d'un vrai poète, dans lequel trouvent écho toutes les voix de la nature, — et cela me suffit pour classer cet ouvrage parmi les meilleurs de la littérature d'aujourd'hui.

HENRI DACREMONT: *Poèmes Ardennais*. Paris, Plon.

Une âme de vieille race se reflète dans ces vers. M. Dacremont est ardennais et c'est à l'Ardenne qu'il dédie ses poèmes filiaux. Il est surtout séduit par le mystère. S'il écoute son cœur chanter, c'est pour l'entendre

tout bas répéter

Les choses qu'on ne peut dire;

Il est le divin miroir

Des choses qu'on ne peut voir.

Il pénètre l'ineffable et remonte, pour le surprendre, le cours des âges; il le découvre sous le manteau nébuleux des légendes; Charlemagne, les Dames de Meuse, Bouvignes, le Cor Saint-Hubert, les Quatres fils Aymon, ces familières histoires charment son cœur par l'inconnu religieux qu'elles recèlent. Les bois, avec leurs arbres familiers, lui font l'aveu de leurs ténèbres, — et c'est plus qu'il n'en faut pour le séduire. On voudrait, pour louer, sans réserve, ces *Poèmes Ardennais*, les sentir plus subtils de rythme et plus musicaux.

THOMAS BRAUN: *Fumée d'Ardenne*. Bruxelles, Deman.

Jammiste, Thomas Braun ne peut nier qu'il le soit. Mais il met dans ses vers libres et vifs un accent bien différent de celui qu'on

aime dans les livres du poète d'Orthez. Une saveur râpeuse de fane qu'on brûle ou de feuille morte humide, un âpre parfum de sous-bois nous saisit, à pénétrer ces poèmes. Toute l'Ardenne, avec ses collines, ses forêts, le vol furtif de ses oiseaux la fuite effarouchée de son gibier, révèle ses rudes vertus et ses charmes solitaires au cours de ce petit livre: c'est surtout une bonne sensation de vie ardente que j'y chéris:

Il y a déjà tant de poètes fervents
Qui font du naturisme!
C'est sur la route blanche, où tu croises le vent,
Que souffle le lyrisme.

ROMANS

TH. ROUVEZ: *Le Capitole*. Bruxelles, éd. de l'«Association des Ecrivains belges».

M. Th. Rouvez, qui est fonctionnaire comme tant d'autres hommes de lettres, a tenu à faire la satire des milieux dans lesquels il vit. Une série de contes étudient successivement tous les membres du personnel d'un ministère, depuis l'Excellence elle-même jusqu'au plus humble boute-feu. On trouve dans chacun de ces contes, le témoignage d'un esprit d'observation aiguisé et d'une fine ironie. Mais l'humour de M. Rouvez se tempère toujours d'une grande bonté d'âme. Les hommes qu'il raille, il les comprend et sait les faire vivre autrement que déformés par sa verve caustique; s'il met en relief, avec malice, leurs habitudes, leurs manies, et tous les résidus de l'automatisme professionnel, il sait aussi pénétrer dans leur vie, par la porte ouverte de la pitié. A côté du ministre, arriviste et hableur, du méticuleux et inutile chef de bureau, on aime à voir dessinée la fraternelle silhouette de ce modeste huissier qui offre humblement son pécule à un supérieur dans la gêne. Ce que j'ai dit à propos de Souguenet, je le répète à propos de Rouvez: au fond de tout ironiste, un sentimental sommeille; il n'a que de brefs instants de réveils; mais combien alors il sait être émouvant! Telle page extraite du *Capitole*, à laquelle je faisais allusion naguère, en témoigne au lecteur de ce livre.

R. DUPIERREUX.

LES CONFÉRENCES

Auguste Donnay, par CHARLES DELCHEVALERIE (Liège: chez les *Anciens élèves de l'Académie des Beaux-Arts*). — Parmi les apologistes du maître de Méry, M. Charles Delchevalerie occupe l'une des premières places. A maintes reprises, dans *Wallonia* et la *Revue Intellectuelle* entre autres, sans compter ses chroniques d'art de *l'Express*, il s'efforça, avec succès, de caractériser la personnalité de l'artiste. Bientôt, il nous donnera un volume sur la vie et l'œuvre de celui dont la

Wallonia est fière. En attendant, il vient de lui consacrer une remarquable conférence. Avec une méthode et une clarté des plus attrayantes, M. Delchevalerie a expliqué l'évolution progressive du peintre qui, du modeste artisan qu'il fut jadis, gravit les différents échelons conduisant à la pure beauté.

En 1888, une bourse d'étude permet à Donnay de faire un voyage à Paris. Il en revient émerveillé avec le désir irrésistible d'extérioriser ses sensations. L'artiste est influencé à cette époque par la mode qui consiste à introduire la littérature en peinture. Les pâles princesses de Maeterlinck, les légendes de Wagner et l'art de Félicien Rops orientent un moment ses rêves. Vers 1892, Donnay travaille à des peintures murales qui ne donnent pas encore la note décisive de son art, car il a voulu y traduire le labeur ouvrier dont le réalisme est néfaste à son tempérament.

Mais l'artiste qui cherche sa voie, ne met pas longtemps à découvrir sa destinée. Et c'est alors la succession d'œuvres profondes que l'on peut maintenant comme l'a fait l'orateur, classer en trois catégories: les illustrations, les paysages et les décorations.

Comme illustrateur, Donnay est un visionnaire qui recrée en poète. Une petite fée wallonne anime son crayon qui se manifeste avec une netteté dans l'expression, une sobriété dans les moyens, en tous points admirables. Sa verve ingénue rend visible à nos yeux l'âme latente de la terre natale. Son génie est à la fois pensif et spontané. Il suffira, pour s'en rendre compte d'admirer, entre vingt œuvres expressives et charmantes, les illustrations dont il orna la brochure de M. Edmond Rassenfosse, intitulée: *Dit un Page*. Les dessins de ce livre semblent baigner dans une atmosphère surnaturelle.

Comme paysagiste, Auguste Donnay reste le grand inspiré de la ligne et de la couleur, son talent est méditatif et confidentiel. L'orateur rappelle la belle exposition de l'Œuvre des Artistes qui fut particulièrement significative à cet égard. Donnay confère une vie spéciale aux arbres et aux pierres. Sa conception du paysage est basée sur l'étude fervente de la terre wallonne. Il n'analyse pas, il résume. Toute ligne tracée par lui prend, selon la belle formule de M. des Ombiaux, le caractère d'une manifestation de conscience.

Comme décorateur, enfin, l'artiste apparaîtra encore dans la santé ingénue et la pureté de son effort. M. Delchevalerie analyse les panneaux décoratifs du Café Moderne, à Liège, où la distinction se joint à la magie du coloris.

Donnay n'est peut-être pas un coloriste dans le sens flamand du terme, c'est un harmoniste qui possède le don de la vision intérieure. Il a créé un paysage nouveau, et il convient de saluer en lui, l'artiste qui a exprimé le plus profondément les caractéristiques de sa race, en unissant la clarté gréco-latine à la mysticité du grand songe celtique.

CLAUDE GENVAL.

La Race wallonne, par OSCAR COLSON (Liège: *U. P. de l'Amicale des A. E. de l'Ecole moyenne*). — Le concept des Races humaines est

sous-évalué par maints savants. Ils ne le présentent que pour les grandes collections humaines: race blanche, race noire... Les races française, allemande, wallonne, flamande, etc., n'ont pas de réalité à leurs yeux. Elles n'ont pas conservé la pureté que l'on remarque dans les races animales ou végétales. Celles-ci se maintiennent par une sélection systématique qui évite le retour à l'un ou l'autre des types créateurs. Le métissage humain n'est pas soutenu, l'entrecroisement se complique constamment. Les savants ne peuvent donc confesser l'existence de deux races en Belgique, au sens absolu du mot.

Mais il y a moyen de s'entendre tout de même. Le professeur E. Houzé, de l'Université de Bruxelles, et le regretté Julien Fraipont, de l'Université de Liège, ont reconnu l'existence et déterminé les caractères des types dominants en Wallonie et en Flandre, montré le maintien de ces types à travers le temps, leur corrélation avec des types primitifs: le Flamand avec le type dit germanique, le Wallon avec le type néolithique.

Suivant ces savants, le type wallon est de taille inférieure à celle du Flamand; sa tête est ronde (brachycéphale), aux pommettes légèrement saillantes; il a le nez court, la mâchoire inférieure légèrement rentrée, les yeux foncés, les cheveux châtains ou noirs.

Les historiens suivent généralement les anthropologues dans leurs conclusions. Ils en sont à nier l'influence des races sur les événements. Michelet déjà croyait qu'il fallait se résoudre à réduire cette prétendue influence. C. Jullian a exprimé récemment la même opinion; Pirenne, en Belgique, la professe. Personne ne nie pourtant qu'il y ait des Wallons et des Flamands. Et l'histoire malgré tout apporte quelques précisions dans notre ordre d'idées. Les magistrales études de M. Godefroid Kurth ont démontré définitivement que les Wallons ne sont pas des Germains romanisés, mais des Celtes romanisés. Et la constatation est très importante puisqu'elle ne permet plus de dire que la différence des deux groupes ethniques belges provient, en somme, d'une plus ou moins grande quantité de sang germanique. La démonstration de Kurth permet encore de conclure que nos ancêtres ont assimilé leurs envahisseurs. On constate encore aujourd'hui que les métis flamands-wallons reviennent au type wallon rapidement et régulièrement.

Pour les ethnographes, le concept de «nation» se superpose à celui de race. La nation est un groupe d'individus qui vivent dans le même milieu intellectuel et moral, parlent la même langue, ont les mêmes coutumes, relèvent des mêmes institutions ou du moins interprètent de la même façon le régime auxquels ils sont soumis.

Si l'on part de cette notion, il est possible de se retourner vers l'Histoire et d'y trouver des indications. Chez les Liégeois, par exemple, on remarque au cours des âges, un persistant esprit démocratique, égalitaire, républicain, fédéraliste. Ce qui se passe sous nos yeux permet d'étendre en tout ou en partie à d'autres Wallons ces caractéristiques, qui n'ont guère été celles des Flamands.

Pour être complet, il faut encore consulter une autre élite que celle des savants, anthropologues, historiens et ethnographes. Il faut consulter les artistes. Destrée dit: Le Flamand est lent, opiniâtre,

patient et discipliné; le Wallon est vif, inconstant et perpétuellement frondeur de l'autorité.

L'Ecole de la Wallonie, sous l'influence de M. Albert Mockel, bientôt suivi par M. Wilmotte et d'autres, affirme que le Wallon est individualiste, sentimental et enthousiaste. On s'est complu à ajouter que nous sommes des rêveurs et des emballés, que nous manquons de persévérance, d'esprit de continuité. Cette théorie a fait de détestables ravages. On répète de toutes parts que nous sommes légers, inconstants, etc. Et il ne manque pas de gens bien intentionnés pour regretter que nous n'ayons pas les mêmes qualités que les Flamands. Il ne manque même pas de Wallons pour dire, quand un des nôtres manifeste peu d'esprit de suite: c'est bien un Wallon!

Il faut se demander si cette manière de voir est juste. Les artistes sont, ici, mauvais juges, involontairement subjectifs. Certains furent peu encouragés, méconnus, portés par réaction à se surpasser pour vaincre l'indifférence ou l'hostilité ambiante, conduits par là même à la stérilité. D'autres se sont stérilisés à force de scrupules. Mais ils ne sont pas les seuls à citer. On oublie l'exemple contraire des Maréchal et des Donnay, pour ne citer que ces deux Liégeois. Il y en a d'autres, nombreux. Il ne manque pas non plus de savants et d'érudits qui manifestèrent une grande persévérance. L'exemple d'un Victor Chauvin, travaillant trente ans dans le silence et l'isolement à une œuvre étrange et magistrale qu'il réalise aujourd'hui glorieusement, est typique à cet égard. Il faut encore songer à nos ingénieurs, et même à nos ouvriers. Dans aucune nation on ne voit proportionnellement une activité plus grande et mieux ordonnée que chez nous. Notre peuple lui-même, par sa collaboration constante de génération en génération, aux mêmes industries tenant au sol, montre une persévérance admirable. Malgré toutes les crises, l'émigration n'a jamais été en honneur dans aucune région de la Wallonie.

Ce qui fait tort aux Wallons, c'est qu'on leur reproche de ne pas avoir les qualités des Flamands. Malgré tous les défauts qu'on nous attribue, il faut croire que nous ne sommes pas si peu sérieux qu'on le dit, puisque ce sont les Wallons qui ont fait la Belgique.

Pendant trois quarts de siècle, les Wallons, négligeant ce qui pouvait orner la vie de leur petite nation, se sont attachés à faire de la Belgique ce qu'elle est: ils ont créé son organisation politique et administrative, économique et financière. Accomplissant leur devoir pour le bien commun, ils ont travaillé sans souci de l'ingratitude possible, aujourd'hui évidente. Ils peuvent se ressaisir: on ne saurait anéantir tout le bien qu'ils ont fait.

O. C.

LES EXPOSITIONS

BRUXELLES. — Quelques uns des artistes les plus admirés à l'Exposition des Beaux-Arts de Charleroi viennent d'organiser au Cercle artistique et littéraire, une série d'expositions particulières.

M. Léon Frédéric s'y affirme une fois de plus comme l'un des plus grands maîtres de notre école nationale. Servi par d'admirables dons de dessinateur et de coloriste, il n'a jamais cédé à la tentation du morceau savoureux, à la séduction de la pure virtuosité. Il a discipliné son talent, il l'a asservi, il n'a voulu en faire qu'un moyen d'expression.

Plus qu'aucun autre peintre, il a le don de l'imagination poétique, passionnée; et pourtant, antinomie rare, nul moins que lui n'a le souci de plaire. On ne trouvera jamais dans ses œuvres ni concession à la mode ou au goût du public, voire même au goût des peintres. Ce qu'il a rêvé, il le réalise; vous irez à lui d'abord lentement, parce que cela vous intéressera, puis plus vite lorsque l'émotion vous aura pris; mais c'est vous qui ferez le premier pas.

Il expose au Cercle artistique, une *Tête d'enfant qui pleure*, comparable, comme intensité d'expression, aux œuvres les plus profondément émouvantes des gothiques. Rappelez-vous *La Pensée qui s'éveille* (Collection du Colonel Thys), il y a dans ce tableau un enfant qui pleure, les yeux levés vers le ciel; ce sont les larmes d'un bonheur mêlé d'un peu d'angoisse: la vie et la nature viennent de révéler leur beauté triomphante; mais de quoi donc sera fait demain, puisque aujourd'hui était si mystérieux hier? La tête d'enfant exposée au Cercle est d'un caractère tout différent; ce sont cette fois de vraies larmes douloureuses, des larmes lourdes, épaisses, presque cireuses, qu'on dirait lasses de couler sans cesse le long du visage, et qui se sont arrêtées, inertes, comme figées. Rien ne peut donner davantage l'impression d'une détresse poignante et résignée que ce petit chef d'œuvre; la noblesse du dessin, la beauté sobre, assourdie de la couleur, l'intensité de l'expression en font une œuvre de maître.

Quel contraste avec la *Première Communiant*, et avec quel art M. Frédéric arrive à rendre la naïveté touchante des enfants. Elle n'a rien de séduisant à première vue, cette petite paysanne aux jônes rouges et aux doigts gourds, mais combien elle a plus de charme profond; elle résume en elle tout ce que sont ses pareilles, timides, gauches, un peu sauvages, simples, rustiques. Et dans la lumière qui la baigne, sur le paysage qui, dans le fond, se déroule, près des hortensias qui montent à ses côtés, sa robe blanche flotte immaculée, nacrée, vaporeuse, avec, dans ses plis, un reflet de ce bleu qui azure les lessives campagnardes.

Peintre émouvant de l'homme, M. Frédéric est, en même temps, l'un de nos plus beaux paysagistes. Avec Xavier Mellery qui en a saisi toute l'âpre sécheresse, avec Auguste Donnay qui a si délicieusement exprimé le charme alanguiné des collines de l'Ourthe, avec Marc-Henry Meunier qui, dans ses eaux-fortes, a symbolisé le tragique du Haut-Luxembourg, M. Frédéric est un des très rares artistes qui ait vraiment compris l'Ardenne; et non seulement il l'a comprise, mais, ce qui est plus difficile encore, il a su la peindre. Il a su conserver à la fois la précision du détail et la grandeur de l'ensemble. En plaine, il suffit de placer chaque chose à son plan pour atteindre la vérité et l'impression; la précision diminuera avec l'éloignement. Dans un

paysage montagneux, le problème est tout différent; l'autre côté de la vallée n'est pas éloigné; je distingue fort bien la maison et ses moindres détails, le paysan qui passe sur la route; je vois les arbres qui escaladent le coteau, leurs feuilles, leurs fleurs; tout est bien net; mais si le peintre s'attache à ces détails, comment trouvera-t-il encore les larges accents nécessaires pour rendre la grandeur imposante de la montagne, la majesté de la vallée, l'immensité du ciel. Il y a là un dilemme: le détail ou l'ensemble, le morceau dit pittoresque ou la pochade.

Quelques rares artistes ont su, non pas tourner la difficulté, mais la vaincre: M. Léon Frédéric est de ceux-là. Ses paysages d'Ardenne sont d'une vérité où le détail a toute son importance, et d'une grandeur magnifique. Les six triptyques qu'il expose sont, à cet égard, caractéristiques.

Faut-il dire que tout son métier de peintre se révèle dans ses paysages autant que dans ses figures et dans ses natures mortes? Dans *Orchimont*, il y a un coup de soleil au travers des nuages, dans *le Village*, il y a des brumes qui se fondent dans le ciel, à faire envie au plus coloriste des peintres.

Ces œuvres si différentes sont en même temps d'un grand style et d'une puissante et rare originalité; dans leur conception comme dans leur facture, elles sont signées.

M. Paul Du Bois avait précédé M. Léon Frédéric dans la grande salle du Cercle; depuis longtemps, une exposition de sculpture n'avait obtenu semblable succès. On se souvient du buste de Mme W. exposé à Charleroi et, depuis, acquis par le Musée de Bruxelles. De nombreux bustes, parmi lesquels le portrait de M. Eugène Segers très remarquable de caractère, des études de femmes, révèlent tout ce qu'il y a à la fois de sensible et de serein, de force et de mesure, d'intimité et d'harmonie dans le talent de M. Du Bois. Telle statuette de femme assise charme par la grâce de la facture et la mélancolie douce du sentiment; le *Dernier Baiser* (Musée de Liège) est d'une belle émotion concentrée; la *Jeune fille au pigeon* est une œuvre pleine de délicatesse et d'élégance.

Ces œuvres forment un ensemble clair, harmonieux, intime, d'un goût très sûr qui équilibre avec un rare bonheur la force et la grâce.

L'exposition de M. Gustave-Max Stevens présente un heureux mélange de figures et de paysages, de tableaux, de pastels, d'aquarelles et de dessins. Le *Portrait en robe bleue* est d'un excellent peintre; le chatoiement et les reflets de la soie, les cassures brillantes et l'ombre des plis, tout cela est rendu avec une finesse de tons rare et savoureuse. On revoit avec plaisir deux panoramas de Paris, temps clair et temps gris, admirés il y a deux ans à la Libre Esthétique et qui restent d'excellents paysages lumineux, frais et délicats. *L'Eglise de la Cambre sous la neige*, *Dans le Cloître*, rappellent cette suite de tableaux à laquelle appartient *Jardin sous la neige*, qui est au Musée de Bruxelles.

Des portraits de femmes en plein air, des nus, quelques très jolis dessins rehaussés, parmi lesquels le *Lendemain de Kermesse* com-

plètent cette exposition avec six aquarelles, tout à fait inattendues dans l'œuvre de M. G.-M. Stevens, et qui sont parmi ses meilleures: des études de dunes arides et rousses, plantées de maigres oyats, au-dessus desquelles le ciel roule les grosses volutes des nuages. C'est large, plein de lumière, fin de couleur, d'un faire à la fois souple, simple et charmant.

On connaît le talent somptueux et décoratif de Mlle Berthe Art; les fleurs qu'elle expose, ses natures mortes, quelques paysages lui vaudront un succès toujours renouvelé. Il y a dans ses fleurs surtout, un sens de la matière remarquable et de très grandes qualités.

M^{me} du Monceau, M. Houyoux, et M. Henri Anspach avaient exposé précédemment des paysages plein d'intérêt. Il m'a paru surtout que, depuis Charleroi, M. Anspach a vu ses qualités de coloriste se développer avec beaucoup de bonheur; certains de ses triptyques sont, à cet égard très caractéristiques. Quelques excellents dessins mettaient dans son exposition une heureuse variété.

Il me reste peu de place pour parler de *Pour l'Art*. Je m'en voudrais cependant de ne pas signaler tout au moins les œuvres de M. Victor Rousseau: un buste de femme d'une magnifique noblesse et une série de petites statuettes de bronze et de terre cuite d'une grâce exquise. Ces œuvres sont pleines d'élégance, de charme, de souplesse et de vie. Elles sont l'expression admirable d'un rêve de pensées sereines et de formes pures. Elles évoquent les souvenirs les plus harmonieux: la page de Flaubert sur les dieux antiques dans la *Tentation de St-Antoine*, la promenade des ombres dans *Orphée* et la ligne magnifique des montagnes de Grèce, lorsqu'elles descendent du ciel pour plonger dans la mer bleue frangée d'écume mousseuse.

Il faudrait qu'un jour prochain, M. Victor Rousseau fit à Bruxelles une exposition d'ensemble de ses œuvres. Même pour ceux qui les admirent le plus et les connaissent le mieux, ce serait encore une merveilleuse révélation.

M. Camille Lambert n'expose à *Pour l'Art* qu'un grand tableau et quelques études; il est vrai que cet artiste a en ce moment une exposition importante à Anvers, à la Salle Forst. On trouve dans tous ses tableaux de brillantes qualités de couleur, une grande fougue dans la composition. Malheureusement, cela pêche souvent par le goût qui n'est pas très sûr et par un certain manque de solidité. Il me semble qu'un peu plus de raffinement dans le choix des couleurs, un plus grand souci de la vérité de la matière, donneraient aux œuvres de M. Lambert une séduction plus grande et un charme qui leur fait parfois défaut.

ROBERT SAND.

NOUVELLES DES CENTRES

LIÈGE. — L'inauguration du Médaillier liégeois, au Musée Curtius, a donné occasion de rendre hommage à la mémoire d'Ulysse Capitaine, dont la générosité éclairée dota la Ville de collections inestimables.

Ulysse Capitaine, qui naquit dans le quartier d'Outremeuse, le 23 décembre 1828, et mourut, à Rome, le 31 mars 1871, légua, par testament, à sa ville natale, sa bibliothèque composée de plus de onze mille volumes et brochures, ayant trait à l'histoire liégeoise, ainsi qu'une série nombreuse de manuscrits et d'autographes; plus de deux mille gravures, cartes et plans et un médaillier superbement garni.

Cette libéralité, que nos édiles s'empressèrent d'accepter, a considérablement enrichi nos collections communales.

Après avoir été conservé longtemps à l'Université, le legs Capitaine fut réparti entre la Bibliothèque centrale et le Musée d'Ansembourg (pour les gravures anciennes). Le dépôt des monnaies, sceaux et médailles, au Musée Curtius, a ensuite été décidé, et l'Institut archéologique vient d'en terminer l'installation dans une salle du rez-de-chaussée. L'opération délicate du classement des trois mille pièces environ dont se compose le médaillier, a été dirigée, avec une compétence particulière, par M. Maurice Gérumont, qui a fourni, à cette occasion, un travail considérable.

Telle qu'elle se présente aujourd'hui, dans sa remarquable richesse, cette collection rendra les plus grands services à tous ceux que passionne la numismatique, dans ses rapports avec les arts, l'archéologie et l'histoire.

A l'exception de quelques pièces provenant de dons et d'achats réalisés par la Ville et l'Institut archéologique, le médaillier est entièrement constitué par le legs d'Ulysse Capitaine.

* * L'initiative prise par l'Œuvre des Artistes, d'installer les collections Grétry, réunies par feu Théodore Radoux, dans un immeuble d'Outre-Meuse où vécut, dit-on, le grand compositeur en son enfance, vient de recevoir la consécration officielle de l'Administration. Le Conseil communal a approuvé le projet de restauration de la «Maison Grétry» et a voté les subsides nécessaires.

D'autre part, on annonce que M. Sylvain Dupuis, directeur du Conservatoire de musique, va proposer sous peu au Gouvernement l'édition du manuscrit de Grétry: *Réflexions d'un Solitaire*, dont une partie se trouve au Musée Grétry. Les autres volumes, également manuscrits, — il en est huit, car l'ouvrage est très important, — se trouvent assez dispersés: le tome 4, à la Bibliothèque Nationale, à Paris; le tome 5, à la Bibliothèque de l'Opéra; le tome 3, chez un M. Grétry, à Paris. Liège possède le 8^e volume et quelques fragments du 3^e tome.

* La Commune de Jupille, appelée à pourvoir de dénominations certaines de ses rues, a rompu intelligemment avec l'usage absurde, introduit depuis peu, de sauver de l'oubli des noms de petits grands hommes locaux, au détriment, souvent, de bons vieux souvenirs glorieux ou pittoresques. L'édilité s'est souvenue du rôle important joué par la commune à l'époque carolingienne, elle s'est rappelé les importantes découvertes archéologiques qui se sont faites sur son territoire. Elle a donc créé une rue Charlemagne, une rue Derrière-le-Château, une rue Devant-le-Château, une rue Pépin-le-Bref, une rue de l'Arène, une rue des Argilières, etc.. C'est d'un bon exemple.

CHARLEROI. — Mlle Paula Evrard a ouvert dans les salles de la Bourse, du 9 au 20 mars, une intéressante exposition de peintures et de pastels, qui témoignent des progrès constants de cette artiste. Parmi les paysages, notons une suite de vues des ruines de l'abbaye de Villers-la-Ville. Son talent s'affirme surtout dans des natures mortes, qu'elle réussit avec un brio remarquable et qu'elle compose de la façon la plus heureuse, en combinant dans un ton harmonieux, la fleur, l'étoffe et le métal. Il y avait à son exposition des chrysanthèmes, des anémones, des pavots, etc., adroitement présentés au milieu d'accessoires adéquats et réalisant ainsi de savoureuses compositions décoratives.

* Le Cercle wallon de Couillet a célébré son X^e anniversaire en de joyeuses agapes, présidées par M. Baijot, président, l'un des fondateurs de la société. Les différents organismes wallons de la région, les principaux auteurs, la grande presse elle-même, étaient représentés à la fête, qui fut cordiale et chaleureuse, et se termina par les premières et joyeuses assises du «Cabaret wallon» carolorégien.

A cette occasion, on a dressé le bilan de cette Société dramatique: 17 auteurs des différentes régions wallonnes ont été joués, 43 pièces ont été représentées, la plupart plusieurs fois. Et il importe de signaler que le Cercle wallon a été le premier à aborder, avec succès, la comédie dramatique, à sortir des sentiers battus du vaudeville et de la farce. Pour avoir tenté et réussi cet effort méritoire, les vaillants acteurs méritaient les témoignages sympathiques de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la littérature de terroir.

REMOUCHAMPS. — *Les Amis de l'Amblève*, tel est le titre d'une ligue qui vient de se fonder à Remouchamps, sous la présidence d'honneur du gouverneur de la province de Liège, M. Delvaux de Fenffe.

Elle a pour but de collaborer à la conservation des beautés naturelles de la vallée de l'Amblève, de les aménager et de faire mieux connaître aux touristes une des régions les plus pittoresques du pays.

Elle se compose de membres effectifs (cotisation: 1 fr. par an), de membres donateurs et de membres d'honneur.



En l'honneur de Roger de le Pasture

Réponse au Président.

Voici la réponse du Collège des Bourgmestre et Echevins à la lettre de M. Destrée, que nous avons publiée dans notre dernier numéro:

Bruxelles, 14 février 1913.

MONSIEUR,

Comme suite à votre lettre du 12 de ce mois, relative au nom de Roger de le Pasture - van der Weyden, que vous eussiez voulu voir donner à la Rue Roger van der Weyden, nous avons l'honneur de vous faire connaître que la question a été examinée et qu'en vue d'éviter des confusions, nous n'avons pas cru devoir donner deux dénominations à la voie publique dont il s'agit.

— Agréez, Monsieur, l'assurance de notre parfaite considération.

PAR LE COLLÈGE:

Le Secrétaire,

(s) DWELSHAUVERS.

Le Collège,

(s) ADOLPHE MAX.

Monsieur Jules Destrée, Président de l'Art wallon, à Charleroi.

•••

Comité général

Séance du 6 Mars 1913

Le Comité général s'est réuni le jeudi 6 mars dernier, à 3 heures, au Cercle Artistique de Bruxelles. Au bureau: MM. Jules Destrée, président, Soil de Morialmé, vice-président et Richard Dupierreux, secrétaire adjoint.

M. le Président donne lecture des lettres d'excuses qui lui ont été adressées par MM. le Comte d'Auxy, de Mons; Robert Sand, Léon

Hennebicq, Henry Rousseau, de Bruxelles; Remouchamps, de Liège et l'abbé Tichon, de Dinant.

1 *Proposition de réviser les Statuts.*

M. **Jaspar**, au nom de la section liégeoise, dit qu'il voudrait voir les sections percevoir, elles-mêmes, les cotisations de leurs membres; ces fonds leur serviraient à couvrir les frais d'administration et à parer aux premières dépenses, nécessitées par leurs entreprises particulières sans qu'il leur soit besoin de recourir au Comité général.

M. **le Président** combat vivement cette façon de voir: donner cette latitude aux sections, c'est forcément augmenter le taux de la cotisation, car il ne peut être question de demander à M. Colson de nouveaux sacrifices; or, une majoration de cotisation aliénerait de nombreux membres, qui ont choisi spontanément le minimum de cinq francs. Ensuite, n'oublions pas que nous avons fondé un groupement destiné à défendre et à propager l'Art wallon en général et non des groupements d'amis de l'Art liégeois, de l'Art namurois ou de l'Art tournaisien. L'unité de notre mouvement doit être fermement maintenue et nous devons nous défier de toute mesure qui risquerait de le morceler. Enfin, la caisse centrale a supporté jusqu'ici et peut supporter sans inconvénient les frais d'administration des Sections; quant aux entreprises de celles-ci, elles doivent être étudiées par les Sections, mais leur réalisation doit être poursuivie par l'ensemble de l'Association.

La proposition liégeoise est renvoyée à l'examen de l'Assemblée générale.

2. *Prochaine assemblée générale.*

M. **Soil** transmet aux *Amis de l'Art wallon*, la gracieuse invitation de l'Administration communale de Tournai à l'occasion de la prochaine Assemblée générale et propose de fixer au samedi 19 juillet, veille d'une des reconstitutions de tournoi, la date de cette réunion.

Cette proposition est adoptée. Le programme réalisé à Liège, l'an passé, restera la base des travaux de l'assemblée de 1913.

3. *Commémoration Roger de le Pasture.*

MM. **Fierens-Gevaert** et **Hocquet**, présentent ensuite à l'Assemblée deux rapports: le premier sur une commémoration du Maître à Bruxelles, le second sur certains points obscurs de la biographie du peintre tournaisien.

Ces rapports, d'un puissant intérêt, seront publiés dans *Wallonia*.

Comme conclusion, le Comité décide de faire insérer, à Bruxelles, au coin de la rue de l'Empereur, une plaque rappelant que Roger vécut et travailla en cet endroit. Le Comité arrête provisoirement comme suit la rédaction de l'inscription commémorative:

ICI S'ÉLEVAIT LA MAISON OÙ TRAVAILLA,
VERS 1434, LE PEINTRE ROGER DE LE PASTURE
(ROGER VAN DER WEYDEN) NÉ A TOURNAI EN 1399,
MORT A BRUXELLES EN 1465

Le Comité prie M. Fierens-Gevaert de continuer ses recherches sur l'emplacement du tombeau du maître dans l'église Sainte-Gudule.

Il décide d'apposer, le 19 juillet prochain, une autre plaque commémorative sur la maison de Roger de le Pasture, à Tournai.

4. *Les Musées en Wallonie.*

M. **le Président** lit le texte d'un questionnaire sur la situation des musées des provinces wallonnes. Les résultats de cette enquête permettront aux *Amis de l'Art wallon* d'apprécier ce qu'il convient de faire en faveur de ces institutions.

5. *Exposition d'art moderne.*

Le Comité décide en principe d'organiser dans les villes wallonnes, une exposition itinérante de quelques artistes. Les voies et moyens sont immédiatement mis à l'étude. Une fois le projet arrêté, il sera porté à la connaissance des artistes wallons, membres de la Société. Le Comité aura à agréer les demandes de façon à composer un ensemble intéressant.

6. *Divers.*

Après un hommage rendu à M. Colson, pour la belle tenue de l'organe officiel de la société, M. le Président lève la séance.

Le Secrétaire adjoint,
RICHARD DUPIERREUX

Section liégeoise

Assemblée générale du 20 février.

La séance a lieu sous la présidence de M. X. Neujcan fils, président.

M. Charles Bronne donne lecture de son rapport sur l'activité de la Section pendant l'année 1912. Ce rapport est vivement applaudi et unanimement approuvé.

La Section élit M. Charles Bronne, en qualité de secrétaire, remplaçant M. Oscar Thiry qui a quitté la ville, et M. Comblen comme trésorier en remplacement de M. Hoven, décédé et en mémoire de qui un vif hommage de regrets est prononcé.

L'Assemblée nomme membre du Comité, M. Claude Genval, homme de lettres.

Sur la proposition de M. Paul Jaspar, elle décide de souscrire la somme de 100 francs à l'œuvre du Monument wallon.

Après une discussion à laquelle prennent part divers membres, l'Assemblée décide de proposer au Comité central, la révision de l'art. 7 des Statuts généraux. Le nouveau texte proposé sera le suivant:

«Les sections fixent, à leur gré, leur cotisation annuelle sans que celle-ci puisse être inférieure à x... francs. Les membres des sec-